

La voie du mal

Jia Zhangke, *A Touch of Sin*, Chine, 2013, 130 min.

Suzanne Beth

Numéro 304, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beth, S. (2014). Compte rendu de [La voie du mal / Jia Zhangke, *A Touch of Sin*, Chine, 2013, 130 min.] *Liberté*, (304), 65–65.

La voie du mal

Quatre facettes de la violence selon Jia Zhangke.

SUZANNE BETH

POURSUIVANT le travail du réalisateur à la frontière du documentaire et de la fiction, le dernier film de Jia Zhangke est une exploration magnifique des ténèbres de la Chine contemporaine. Incarné, notamment, par le visage et le corps de ses deux acteurs fétiches, Zhao Tao et Jiang Wu, *A Touch of Sin* dresse un portrait du pays en quatre tableaux, dont chacun suit un personnage pris dans une situation bloquée,

acculé dans une impasse telle que la simple action semble incapable d'y ménager la moindre issue – qu'il s'agisse d'un village littéralement corrompu par sa mine, d'une dette insolvable, de l'abus de clients fortunés d'un « sauna » ou d'emplois aux conditions toujours plus dégradantes. Ces tableaux sont autant de facettes d'un cristal dont l'unité émerge au sein de cette pluralité.

La cohésion du film est ainsi d'une profonde rigueur, d'autant

JIA ZHANGKE

A Touch of Sin

Chine, 2013, 130 min.

Un état de dépossession politique impitoyable.

figure monstrueuse à laquelle le film donne progressivement corps est une impuissance qui semble absolue, radicalisation effrayante de l'idée de la philosophe Marie-José Mondzain selon laquelle la violence qui surgit brutalement n'est pas l'indice de la force, mais plutôt de la faiblesse. *A Touch of Sin* offre ainsi la figuration, par ses effets, d'un état de dépossession politique impitoyable par la soumission de tout et de tous à la tyrannie de la valorisation. **L**

Décadence italienne

Le dernier Sorrentino participe au racolage qu'il met en scène.

ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU

DU BRILLANT *Spring Breakers* d'Harmony Korine au décapant *Wolf of Wall Street* de Martin Scorsese, l'année 2013 aura sans contredit été celle de la décadence au grand écran. Même Michael Bay signait avec *Pain & Gain*

PAOLO SORRENTINO

La grande bellezza

Italie, 2013, 142 min.

une étrange satire gavée aux stéroïdes d'une Amérique arrivée au bout d'elle-même, offrant au grand public le spectacle vulgaire et délirant d'une culture de la réussite se cannibalisant jusqu'à l'anéantissement. Il y a longtemps que le cinéma américain

nous avait paru si juste, si contemporain et si cohérent dans son ensemble – cette saisissante lucidité transparaissant même dans des films pourtant indéniablement ratés tels que *The Bling Ring*, de Sofia Coppola.

Récipiendaire de l'Oscar du meilleur film étranger, *La grande bellezza* est un peu le pendant européen de ce cinéma de l'épuisement culturel. Sauf qu'ici, le constat cinglant s'enlise dans une sorte de nostalgie racoleuse, le réalisateur Paolo Sorrentino peinant à convoquer l'esprit du Fellini

plus impressionnante qu'elle ne repose pas sur la puissance unificatrice de la narration. Les parties s'agencent les unes aux autres avec une grande fluidité sans qu'il s'agisse des épisodes successifs d'une intrigue qui en régulerait le déploiement.

Outre la logique d'un portrait ainsi composé en plusieurs touches, la cohérence du film est thématique: ici s'exprime la part du « péché ». La question de la violence offre de la sorte son fil directeur au film, à la fois indéniable et discret, structurant sans être didactique.

Le geste cinématographique de Jia paraît se tracer une voie dans la chair de la Chine d'aujourd'hui à la manière du boucher de Zhuangzi [Tchouang-tseu] dont la main agit non pas en fonction de l'image du bœuf et de ses parties, mais en suivant les linéaments de la matière, la logique de l'acte étant immanente à sa progression. Les images du film naissent à même le trajet ainsi parcouru, glissant dans le creux de ses articulations. Des actes irréparables, bien souvent armés, commis par les personnages, ponctuent ce chemin qui prend aussi la forme d'une exploration géographique de

des grandes années pour offrir à l'ère Berlusconi sa propre *Dolce vita*. Or, s'il multiplie les gestes cinématographiques soi-disant grandioses dans l'espoir d'atteindre une quelconque forme de sublime, et ce, dès cette séquence d'ouverture durant laquelle une chorale vient souligner les amples mouvements de la caméra, le film ne possède ni la grâce ni l'intelligence de ses modèles – sa mise en scène emphatique paraissant le plus souvent boursoufflée bien au-delà des limites du bon goût.

Capitalisant sur l'interprétation que livre Toni Servillo, impeccable en dandy épuisé qui ne croit plus (et n'a peut-être jamais cru) en rien, le film s'avère certes séduisant. Il joue bien son rôle d'objet culturel sophistiqué, muni de bonnes références et animé par un dialogue composé de vives réparties. Mais, derrière ses airs raffinés, il étouffe de la putréfaction sous vide et de la désaffection mélancolique. Il agonise lentement, à l'image de ses personnages qui vivent dans un monde où tout semble possible – tout sauf l'espoir d'un monde qui ne soit pas crépusculaire.

Au final, que Sorrentino cherche-t-il à dire sur son époque? Que la grande bourgeoisie n'est plus ce

qu'elle était? Que la culture classique se meurt, victime des assauts répétés d'une postmodernité ayant triomphé sur le réel? Qu'il faut par conséquent bouffer des racines, parce que les racines, c'est important? Ce qui se cache derrière cette posture élégiaque, c'est surtout une espèce de désespoir réactionnaire qui n'en finit plus de s'étaler à l'écran en singeant le romantisme, ridiculisant tout sur son passage de manière un peu méprisante. Car c'est sa grandiloquence même qui empêche cette *Grande bellezza* d'atteindre à la transcendance qu'elle recherche, son discours ambivalent n'arrivant

L'année 2013 aura été celle de la décadence au grand écran.

jamais à s'émanciper totalement du cynisme ambiant. Elle ne fait jamais corps avec le présent et se contente plutôt d'en rêver la lente déchéance, observant ce triste spectacle avec un mélange de condescendance et d'amertume qui ne rime à rien. **L**